

XYZ. La revue de la nouvelle



Transfigurer un impossible réel

Aude, *Éclats de lieux*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, 142 p.

Michel Lord

Numéro 113, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2013). Compte rendu de [Transfigurer un impossible réel / Aude, *Éclats de lieux*, Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réverbération », 2012, 142 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (113), 73–80.

forment les extrémités de tout un spectre). Encore une fois, la finalité du texte consiste à mettre en représentation le « moi » expansif ou le chaos altérant et informe d'un théâtre intime qui, tendu tel un miroir, pourrait bien être aussi le vôtre, lecteurs, même si c'est celui de Charles.

Nicolas Tremblay

Transfigurer un impossible réel

Aude, *Éclats de lieux*, Montréal, Lévesque éditeur, coll.

« Réverbération », 2012, 142 p.

La mort est jetée sur la vie comme
une arche sur un fleuve.

François Mauriac,
La chair et le sang

P OUR LA PREMIÈRE FOIS dans sa carrière littéraire, commencée il y a près de 40 ans avec *Contes pour hydrocéphales adultes* (1974), Aude fait précéder un de ses livres, son douzième, d'un texte liminaire intitulé « Avant-propos pour mes lectrices et mes lecteurs, passés, présents et à venir ». C'est que les circonstances particulières l'exigent sans doute, et elle les explique avec délicatesse, évoquant discrètement sa grave maladie survenue en 2006 et toujours là, mais aussi l'état actuel du monde (celui, désespérant, dans lequel nous vivons depuis le début du XXI^e siècle) : « La plupart [des nouvelles ¹, précise-t-elle] ont [...] été écrites au cours des cinq dernières années pendant lesquelles de grandes violences et de grands bouleversements ont ébranlé la planète. » (p. 11-12) Mais Aude souligne du même souffle que « l'espoir a soudain surgi » (p. 12) en 2011. Il y a ainsi toujours chez elle cette tendance à voir, à dénoncer les malheurs de l'humanité, mais, dans le même mouvement, une lumière éclaire parfois ce



1. Dont certaines ont paru en revue, surtout dans XYZ. *La revue de la nouvelle*.

monde sombre, lui redonne un sens. Même si son imaginaire explore les chemins les plus périlleux, les plus grands malheurs, Aude ne peut faire autrement que de se pencher à point nommé vers ce qu'il y a de plus beau, ainsi que le révèle l'une des trois dédicaces de son livre : « À toutes les femmes et à tous les hommes de bonne volonté. Ils sont la majorité sur notre planète. »

Il reste que ce que met en forme son discours novellistique, ce sont, comme le titre l'indique, des « *Éclats* [...] d'univers pulvérisés, au delà de l'imaginable et de ce que l'on croit possible, [...] *éclats* de différents lieux, de mondes intérieurs broyés de diverses manières par d'autres humains » (p. 18-19). Cette propension de l'imaginaire de Aude est la raison pour laquelle le caractère sombre domine dans ce recueil de dix-neuf nouvelles encadrées par un texte étrange et « merveilleux », à double volet, « Les fileuses » et « Les fileuses (suite) », qui mettent en scène trois Parques, « [t]rois sœurs venues de la Nuit » (p. 21) qui, du plus profond de l'éternité, déplorent le fait que les hommes ont créé sur terre un enfer invivable, pour tous, mais surtout pour les femmes qu'elles cherchent à sauver en accueillant un certain nombre dans leur domaine éthéré, surnaturel : « [N]euf autres femmes ont cherché refuge auprès d'elles. À leur arrivée, elles étaient dans un état lamentable. Dehors, on les avait pourchassées, battues, violées. » (p. 21) Malgré tout, l'une d'elles « demande grâce pour les hommes qui, dehors, ont oublié combien était précieuse la fugace et précaire mesure de vie qui leur est accordée » (p. 24). Avec « Les fileuses (suite) », sorte d'épilogue, le recueil se referme sur l'idée presque heureuse que, même si la vie est horrible et les hommes absolument terribles, il faut continuer à pratiquer « l'art de filer la vie fragile des humains » (p. 140).

Ce sont là les derniers mots de ce recueil dense où s'entremêlent des scènes d'enfance atroce, de violence familiale, de guerre, de meurtre, de suicide, de mort, mais aussi de rédemption, comme dans une volonté de broser par petites touches une sorte de « comédie humaine » qui tend bien trop

Une enfance maltraitée

Aude reprend dans *Éclats...* sa nouvelle la plus courte, « Jeu d'osselets », en y apportant de légères variations par rapport au texte publié dans la revue XYZ en 1987. L'essentiel demeure dans ces six lignes, où elle illustre le cas d'un jeune garçon puni par un père impitoyable qui le pousse, sans doute malgré lui, à s'autopunir en se broyant les doigts. La relation difficile parent-enfant est au cœur de l'imaginaire de Aude, surtout pour mettre l'accent sur ce qui cloche dans le comportement adulte. « L'irréprochable » en est le plus bel exemple avec cet homme soi-disant exemplaire qui, n'en pouvant plus de sa vie familiale trop rangée, s'engage dans l'aventure de Médecins sans frontières. Un jour, il revient chez lui, malade semble-t-il, tremblant des mains, souffrant peut-être d'un début de maladie de Parkinson. La nouvelle rappelle son parcours, lui si parfait, qui avait inculqué de grands principes à ses enfants. Mais le résultat est qu'il les détruit dans leur être, leurs ambitions mêmes, les rend malades, mésadaptés, malheureux. Comme sa fille qui devient anorexique parce que son père trouve que les Occidentaux mangent trop, gaspillent la nourriture. Des vies ainsi détruites par un homme qui aurait dû tout réussir. L'enfance est aussi malmenée dans « Travail de sape » où une mère est avec son enfant qui mange un cornet de crème glacée dans un stationnement par une chaleur étouffante. Elle avait rêvé d'une poupée plutôt que de ce garçon. Le père arrive avec sa jeep et s'arrête tout près de l'enfant qu'il a voulu effrayer et qu'il traite de « pas futé » (p. 102). La bêtise des adultes. Bêtise que l'on retrouve en filigrane dans « Motif récurrent », nouvelle dans laquelle une femme « finit toujours par couper les ponts avec ceux qu'elle aime » (p. 87) parce que « ses parents lui ont tatoué sur le cœur [cette idée saugrenue que] les autres sont tous, sans exception, des ennemis prêts à la dévorer. Des prédateurs » (p. 89). Ce qui est faux et qu'elle finira par comprendre assez tard dans sa vie, après bien des souffrances inutiles.

« La chambre des petites filles » montre une autre facette de la difficulté d'être ou d'avoir été enfant, tout autant que 75

parent². Dans ce récit, fait avec un certain détachement, le texte établit une distance, telle une caméra qui se promènerait sur le monde. Mais cela cache une intensité émotive, une douleur, une tragédie vécue par deux petites filles livrées aux maléfices dans une maison vouée au malheur. Une femme, la cadette des filles, revient un jour dans cette maison avec des photos de son enfance et se remémore des instants vécus dans l'instabilité et la détresse de ce qui semble la maladie mentale de l'aînée et une solitude et une tristesse insoutenables pour les deux sœurs. Comme mimant formellement le désastre de ces vies en morceaux, le discours montre cette femme chez qui « tout remonte pêle-mêle de ce monde englouti » et revient sous forme d'« histoire pleine de trous et d'alvéoles hermétiques » (p. 34).

En revanche, la nouvelle de clôture, « L'histoire de Colin », aussi la plus longue — signe peut-être de l'importance que Aude lui accorde —, explore une tranche de vie qui va de la tendre enfance de Colin à son passage à l'université. Elle le montre d'abord aux prises avec des difficultés d'adaptation, car il est différent des autres : il est pourtant simplement roux. D'une nature enjouée et rassembleuse, il se métamorphose en être renfermé, qui souffre en silence des affronts et des attaques verbales dont il est victime pendant le primaire et le secondaire. Puis il s'épanouit, s'ouvre, grâce à sa bonne nature enfin libérée des contraintes de son environnement scolaire. Il adopte un chien et se trouve une petite amie. Récit du difficile apprentissage d'un garçon sensible et intelligent, mais trop longtemps victime d'agressions. Un des rares *happy ending* chez Aude.

Une humanité malmenée

Dans un tout autre univers, certaines nouvelles — et cet aspect spécifique est nouveau chez Aude — se font l'écho des

2. Cette nouvelle rappelle un peu une des premières de Aude, « Les petits trains » (*Contes pour hydrocéphales adultes*), dans laquelle des parents souffrent d'avoir perdu un enfant dans des circonstances fort pénibles.

horreurs de la guerre et de ses conséquences. « L'attente » se situe au cœur même de ce genre de tragédie. Une femme y est pour ainsi dire pétrifiée, mais bien « vivante, bien que souhaitant ne plus l'être » (p. 64) et attend on ne sait quoi. Puis le décor se précise : une zone de guerre silencieuse, où bientôt les mitraillettes crépitent. Le silence revenu, la femme va, avec d'autres femmes tout aussi éprouvées qu'elle, « vers le mur éclaboussé de morts » (p. 65). « Les chacals » est campée, quant à elle, dans un camp de réfugiés où règne la pire des misères. Une jeune femme conserve tout près d'elle un stylo sans encre dont elle pourra se servir telle une arme défensive — comme pour écrire à l'encre invisible une horreur indicible. Car des chacals — des hommes violents, sanguinaires, rapaces, bien que réfugiés³ comme elle — rôdent autour de sa tente. Ils s'approchent. On sent que la femme va se défendre farouchement avant d'être violée et tuée. Drame, tragédie hypercontemporaine de la réalité de nombreux pays en guerre. « À l'abri » paraît plus distanciée du motif guerrier, mais c'est pour en montrer un autre aspect tout aussi troublant. Le narrateur y évoque deux photographes en zone de guerre dévastée, où le soleil s'acharne sans pitié. Puis il avoue qu'il regardera leurs photos dans une revue luxueuse en buvant un « verre de porto millésimé » (p. 27), avant de s'apercevoir que, dans un jeu de contraste renversant, le monde bascule autour de lui et est rempli de « terreur devant la violence impitoyable du soleil » (p. 27).

La mort qui rôde encore

On voit que le motif de la mort occupe une place prépondérante dans le recueil. Elle est abordée sous l'angle du crime crapuleux dans « La femme de la ruelle », qui s'ouvre sur un tireur à gages qui tue à bout portant une femme dans une ruelle. C'est sa huitième victime. Il n'aime pas tuer des femmes, car il se rappelle sa mère, morte, assassinée, dans ses bras, et qui dégageait du sacré, selon lui, comme toutes les

3. On pense ici au refuge des femmes dans « Les fileuses », mais c'est un faux refuge puisqu'il est sur terre et non auprès de Parques protectrices.

femmes. Ce récit montre les dessous humains, sensibles, d'un homme par ailleurs cruel et sans pitié, ignoble. La mort est aussi traitée comme un instant final, fatal dans quelques textes, entre autres dans « L'exil » où, en une page, le récit témoigne de l'arrivée de la mort chez un agonisant. Le noir envahit la chambre, un noir de goudron, dépeint comme si c'était réellement du goudron. Puis, dans un glissement tout en douceur, la musique d'Hildegard von Bingen devient inaudible comme les pas feutrés de ceux qui lui « caress[ent] [l]a tête » (p. 45). Dans « L'ultime », quelqu'un — désigné par « on » — semble lui aussi être au bout, au terme de quelque chose d'indéterminé, peut-être de la vie.

Autre cas de figure, c'est la vie absente dans le corps que l'on trouve dans « Âme qui vive », au titre antithétique. Une femme s'y livre à « un interrogatoire », « perdue dans le labyrinthe de ses pensées » (p. 67), comme beaucoup de personnages audiens. Après une vie où elle a connu hommes et enfants qui l'ont désertée, elle entre dans son corps, en sort tous les organes, les dissèque, véritable autopsie au bout de laquelle elle trouve « nulle trace d'âme qui vive. [...] Et pourtant, ce bruit de pas, toujours, au loin, en elle éparpillée » (p. 71). Le vide et le silence forment la trame des bruits subtils, intérieurs et extérieurs, quasi inaudibles et en même temps insupportables, chez Aude. Dans « Océan de glace », la mort se fait plus insidieuse, prochaine. Deux femmes au mitan de la vie sont sur le bord de l'eau en hiver. Elles se sentent bien, mais l'une d'elles va bientôt apprendre qu'elle est gravement malade. Comme par osmose (sur)naturelle, le discours fait un lien entre le fleuve « malade au-dedans » et « l'une d'elles aussi [...] malade au-dedans » (p. 92) qui « très bientôt, entrera dans la glace et ira se perdre au cœur de l'océan sans nom » (p. 92). Les eaux — les liquides intérieurs (le sang) et extérieurs (les fleuves) — sont le plus souvent mortelles chez Aude, ainsi dans « La femme fleuve » qui dramatise mais euphémise aussi un étrange suicide. Une femme marche jusqu'au fleuve en hiver et s'y laisse couler. Un

78 homme, incrédule, la revoit « devant son chevalet [où] comme

chaque jour, depuis des mois, [elle] s'acharne [...] à peindre une autre toile où, quoi qu'elle fasse, les couleurs vont peu à peu se vider de leurs pigments, s'éteindre devant ses yeux, une fois encore, jusqu'à devenir livides. Un camaïeu d'absence » (p. 62). Comme si peindre, créer et entrer dans les eaux du fleuve gelé relevaient du même geste menant à la disparition. Le texte, qui euphémise la tragédie, précise que la femme est consciente, toujours vivante sous l'eau, « comme si, dans la mort, on demeurerait vivant » (p. 62).

La création, si elle semble étrangement mener au désespoir⁴, peut également venir, momentanément du moins, au secours d'un être en détresse. Aude a choisi le cas d'une écrivaine célèbre dans « Indélébile Virginia », qui porte sur le drame vécu par Virginia Woolf au sein de sa famille : la violence, la destruction « [à] coups de petits viols » (p. 54), un père impossible. Puis soudain, la poussée créatrice, « [l]e livre entier dans sa tête » (p. 57). Mais c'est de courte durée dans la vie de cette écrivaine aussi célèbre pour son œuvre que son suicide par noyade, préfiguré dans le texte par ce passage qui évoque un des moments de dépression de Woolf : « Elle entre alors dans une eau noire pleine de poissons morts et d'algues pourries. » (p. 55) Ce motif de l'engloutissement, on l'a vu, se retrouve dans « La femme fleuve » et « Océan de glace », sortes de prolongements de « Indélébile Virginia », symbole de toutes ces femmes qui se laissent couler dans le « gouffre liquide » (p. 61). Chez Aude, la vie n'est pas un long fleuve tranquille.

Par contraste, dans un texte sans doute autobiographique, « Le sang de l'autre », qui pourrait aussi servir d'épilogue, le personnage se dresse contre la mort, comme s'il était « en temps de guerre » (p. 49) : une femme va subir un traitement dans un hôpital, une transfusion sanguine qui combat la maladie du sang. Au lieu de sombrer dans la morbidité, elle voit plutôt la beauté de l'endroit et de ses infirmières, si humaines, si

4. Dans la nouvelle éponyme de *La contrainte* (1976), une femme fuit le monde réel, mais trouve autant de souffrances dans le monde fictif qu'elle crée et dans lequel elle pénètre « réellement ».

généreuses. Elle célèbre la beauté de la vie, de « [s]a simple et belle vie d'humaine mortelle » (p. 51).

Depuis presque 40 ans, Aude dit et redit, dépeint en bref, en long et en large, et en profondeur, dans la sobriété et l'intensité d'une écriture exemplaire, un monde de souffrances, d'injustices, de malheurs qui est le lot du genre humain. C'est sa manière de dénoncer le mal qui nous habite, avec lequel nous cohabitons trop souvent, de l'enfance à l'heure ultime. Les récents événements, des plus troublants, survenus dans sa vie n'ont pas entamé sa capacité à voir le monde tel qu'il est. Mais au sortir de ce recueil, nous ressentons plus fortement encore que dans les œuvres précédentes cette force qui l'habite dans l'épreuve et qui lui permet, grâce à la création, de transfigurer un réel parfois impossible.

Ce texte a été remis le 23 octobre 2012, trois jours avant la disparition de Aude.

Michel Lord

Les chroniques de la joaillière

Claire Dé, *Hôtel Septième-ciel et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2011, 152 p.

CLAIRE DÉ s'est fait remarquer dans les années quatre-vingt grâce à la parution des recueils de nouvelles *La louve-garou* (coécrit avec sa sœur Anne Dandurand) et *Le désir comme catastrophe naturelle*, deux livres qui l'ont propulsée au rang d'« auteure érotique », bien que, comme tous les artistes, elle n'apprécie guère les étiquettes. Elle a ensuite publié avec constance pendant les années quatre-vingt-dix, et dans plusieurs genres (nouvelle, roman, théâtre). Mais, à partir de *Bonheur, oiseau rare* (1998), elle a délaissé la création pour la traduction. Manifestement, la carrière de Claire Dé est discrète et se développe en marge de la scène littéraire, à son propre rythme, sans rechercher la gloire à tout prix.



On ne peut donc pas soupçonner l'auteure de vouloir
80 sacrifier aux modes, et c'est pourquoi les dix-huit récits qu'elle